

## Disjonctivisme épistémologique, scénarios sceptiques et imagination

*Santiago Echeverri*

Julie voit une banane devant elle et acquiert la croyance qu'il y a une banane devant elle. La situation épistémique de Julie ne pourrait pas être meilleure : l'éclairage est normal, son système visuel fonctionne bien, elle n'a pas pris de drogues et il n'y a pas de fausses bananes dans les environs. De plus, aucun informateur malveillant n'est là pour lui dire qu'elle voit une fausse banane.

D'après le sens commun, Julie est dans un cas paradigmatique de connaissance perceptuelle. Non seulement elle *croit* qu'il y a une banane devant elle, mais elle le *sait* également. Comment pourrions-nous qualifier la base rationnelle que l'expérience perceptuelle confère à sa croyance perceptuelle qu'il y a une banane devant elle ?

Selon le disjonctivisme épistémologique (DE), la base rationnelle de Julie est à la fois *factive et accessible à la réflexion*.<sup>1</sup> Cette position a été présentée comme une manière nouvelle d'intégrer des vertus de l'internalisme et de l'externalisme épistémologiques au sein d'un cadre unifié. De plus, elle propose une stratégie intrigante pour couper court à une forme de scepticisme radical : puisque la base rationnelle de Julie est factive dans les cas paradigmatiques de connaissance perceptuelle, cette position privilégie la proposition qu'il y a une banane devant elle plutôt que la proposition que Julie est dans un scénario sceptique radical dans lequel il n'y a pas de banane devant elle (Pritchard, à paraître a).

Malheureusement, le DE est également confronté à un certain nombre d'objections, dont certaines ont été étudiées en détail par (McDowell 2011), (Neta et Pritchard 2007) et (Pritchard 2008 ; 2012 ; à paraître a). Dans le cadre de ce chapitre, je vais supposer que ces réponses sont prometteuses. Cela me permettra de me concentrer sur une conséquence surprenante du DE, qui a été négligée jusqu'ici. Si Julie est dans un cas paradigmatique de connaissance perceptuelle, elle est – selon le DE – en position de savoir que sa base rationnelle est factive. Supposons maintenant que Julie est naturellement encline à réfléchir à sa propre expérience. Elle serait alors susceptible de former l'enchaînement de pensées suivant :

---

<sup>1</sup> Le DE émane à l'origine des travaux de McDowell – par exemple (McDowell 1982 ; 1995 ; 2002 ; 2011). Bien que la majorité des choses que j'en dirai puissent s'appliquer à la position de McDowell, je me concentrerai principalement sur l'argumentation lucide de Pritchard en faveur du DE (Pritchard 2008 ; 2012 ; à paraître a, b et c).

Étant donné que je vois qu'il y a une banane devant moi, je suis en relation avec le fait du monde qu'il y a une banane devant moi. Cependant, si je suis en relation avec le fait du monde qu'il y a une banane devant moi, il est impossible que je sois un cerveau désincarné dans une cuve (CDC).

Étant donné que je vois qu'il y a une banane devant moi, je suis en relation avec le fait du monde qu'il y a une banane devant moi. Cependant, si je suis reliée au fait du monde qu'il y a une banane devant moi, il est impossible que je sois en train de voir une fausse banane.

Si le DE est vrai, Julie ne peut pas *imaginer de manière cohérente* qu'elle est dans un scénario sceptique dans lequel elle a la même base rationnelle que dans le bon cas sans qu'il y ait pour autant de banane (réelle et véritable) devant elle. Donc, si Julie a une base rationnelle factive réflexivement accessible, elle doit avoir une « cécité modale » vis-à-vis des scénarios sceptiques. Si Julie est dans un cas paradigmatique de connaissance perceptuelle, les scénarios sceptiques n'apparaissent même pas comme des possibilités dans son paysage modal. J'appellerai cette conséquence surprenante le « problème de la cécité modale »<sup>2</sup>.

J'avancerai que le DE ne peut pas proposer de solution satisfaisante au problème de la cécité modale. En effet, toute tentative de résolution de ce problème fera pencher le DE vers l'une des deux solutions extrêmes : l'internalisme épistémologique ou le disjonctivisme externaliste. En adoptant l'une ou l'autre de ces positions, le DE se priverait malheureusement de son potentiel unique de réfutation du scepticisme. Finalement, le problème de la cécité modale forcerait le DE à déterminer des limites à notre accès réflexif à notre base rationnelle et à revoir sa stratégie anti-sceptique.

Cet article se divisera en quatre parties : après une introduction au DE (Partie 1), je présenterai le problème de la cécité modale (Partie 2) puis je défendrai la thèse que le DE ne peut pas proposer de réponse adéquate à ce problème (Partie 3), pour finalement avancer que le problème de la cécité place le DE devant le dilemme suivant : il faut soit qu'il adopte l'internalisme épistémologique, soit qu'il se replie sur le disjonctivisme externaliste (Partie 4).

---

<sup>2</sup> J'en proposerai une définition plus claire en deuxième partie. Il ne faut pas faire l'amalgame entre le problème de la cécité modale et le « problème du nouveau malin génie », qui émane de l'intuition que Julie a la même base rationnelle pour sa croyance perceptuelle qu'un double physique qui serait complètement trompé (Cohen et Lehrer 1983). Les défenseurs du DE pourraient répondre à cela que les deux sujets sont *irréprochables* dans une mesure égale, même s'ils ne partagent pas la même base rationnelle (Pritchard 2012). Cette réponse ne fonctionne pas pour le problème de la cécité modale.

## 1. Le Disjonctivisme Épistémologique

Commençons par définir le disjonctivisme épistémologique (DE). Selon Pritchard :

(DE) *Disjonctivisme Épistémologique* :

Dans des cas paradigmatiques de connaissance perceptuelle, un agent *S* a la connaissance perceptuelle que *p* car il dispose d'une base rationnelle *R* en faveur de sa croyance que *p*, base qui est à la fois *factive* (donc si *R* advient, cela implique *p*) et *réflexivement accessible* à *S* (Pritchard 2012, 13)<sup>3</sup>.

Nous dégagerons trois grands aspects de cette définition.

Premièrement, les cas paradigmatiques de connaissance perceptuelle sont épistémiquement « bons » en deux sens distincts :

Ils sont « objectivement bons du point de vue épistémique » : (1) l'agent est dans un environnement qui permet la formation fiable de croyances perceptuelles et (2) ses facultés cognitives et perceptuelles fonctionnent correctement (Pritchard 2012, 29).

Ils sont « subjectivement bons du point de vue épistémique » : le sujet n'a pas de raisons suffisantes pour douter de la proposition-cible. Par conséquent, ces cas s'opposent aux scénarios dans lesquels un informateur dit à l'agent que la plupart des objets en forme de banane dans les environs sont de fausses bananes (Pritchard 2012, 30 ; voir aussi McDowell 2011, 44 sq.).

Dans ce qui suit, je dirai d'un cas qu'il est « bon » seulement s'il est objectivement et subjectivement bon.

Deuxièmement, la base rationnelle perceptuelle est factive. Dans le cas de la perception visuelle, la base rationnelle de l'agent doit être caractérisée en utilisant des constructions de la forme « *S* voit que *p* ». Ainsi, si Julie voit qu'il y a une banane devant elle, il y a une banane devant elle (Pritchard 2012, 14)<sup>4</sup>.

---

<sup>3</sup> J'ai légèrement modifié la formulation de Pritchard. Voir aussi (McDowell 2011).

<sup>4</sup> Selon (French à paraître, 13), la base rationnelle perceptuelle devrait être décrite par des constructions ayant la forme « *S* voit *x* », où *x* désigne un objet, un événement, une matière, etc. Bien que j'adhère à la formulation de Pritchard, mes principaux arguments peuvent aussi être appliqués au DE tel que French le définit.

Troisièmement, la base rationnelle factive est accessible réflexivement. Comme ce chapitre porte sur la conception sous-jacente de l'accès réflexif, je vais proposer une interprétation détaillée de cette condition.

Pritchard écrit à propos de l'accessibilisme traditionnel :

Si un fait est réflexivement accessible, cela signifie qu'un sujet peut en prendre connaissance simplement en réfléchissant à la question, sans autre forme d'enquête. A noter que le terme de « réflexion » tel qu'il est utilisé ici impliquera généralement l'introspection, le raisonnement *a priori* et le souvenir de connaissances acquises par l'un de ces deux procédés (Pritchard 2009, 87).

Le DE conserve ce concept de réflexion, mais prend plus de liberté dans son usage que l'accessibilisme traditionnel. Nous pouvons dégager trois aspects de la conception de l'accès réflexif qui en est dérivée.

D'abord, le DE rejette une des plus importantes thèses de l'accessibilisme traditionnel. Dans la conception traditionnelle, si un agent *S* est dans un bon cas, *S* a accès à la *même* base rationnelle qu'un cerveau dans une cuve qui partagerait les mêmes états mentaux non-factifs que *S*. Le DE introduit donc une asymétrie au niveau de l'accessibilité : si un agent *S* est dans un bon cas, il aura accès à une base rationnelle qui ne sera pas accessible pour un double physique qui serait dans un mauvais cas.

Deuxièmement, l'affirmation selon laquelle un agent a un accès réflexif à sa base rationnelle n'implique pas qu'il ne recourt à *aucune* source de connaissance empirique. Après tout, l'accès réflexif de l'agent porte sur les produits de la perception. Ici, le point essentiel est qu'*une fois que* la perception a saisi un fait du monde, le sujet *n'a plus* à chercher *d'autres* informations empiriques pour pouvoir affirmer la factivité de sa base rationnelle perceptuelle. Il peut donc accéder à la factivité de cette base rationnelle par l'introspection, le raisonnement *a priori* et la connaissance mémorielle (Pritchard 2012, 46-52 ; voir aussi Neta et Pritchard 2007 ; Pritchard 2008).

Troisièmement, nous pouvons comprendre ce que cela signifie d'avoir un accès *réflexif* à une base rationnelle *factive*. En premier lieu, toute théorie employant la notion de base rationnelle factive doit faire place à une interprétation fonctionnelle de l'accès :

(IF) *Interprétation Fonctionnelle* :

Si un agent *S* dispose d'une base rationnelle factive, alors *S* est dans un état mental factif *M*, qui joue un rôle fonctionnel dans l'économie cognitive de *S*<sup>5</sup>.

Si Julie voit qu'il y a une banane devant elle, son état visuel sera prêt à fonctionner soit (1) comme prémisses pour son raisonnement, soit (2) pour le contrôle rationnel de son action, soit (3) pour le contrôle rationnel de son discours ; voir par exemple (Block 1995, 231).

Les disjonctivistes externalistes comme (Williamson 2000) peuvent accepter l'interprétation fonctionnelle, car ils mettent souvent l'accent sur le rôle central des états mentaux factifs dans notre économie cognitive. Ce qui distingue le DE de ces positions disjonctivistes est l'importance qu'il donne à l'affirmation que l'accès est *réflexif*. Si un agent *S* a une base rationnelle factive réflexivement accessible, *S* doit être en position de *reconnaître* sa base rationnelle factive *comme* étant factive. Ainsi, si Julie a un accès réflexif à la base rationnelle factive du fait qu'il y a une banane devant elle, il n'est pas suffisant qu'elle puisse *utiliser* son état visuel d'une des manières décrites précédemment. En effet, elle doit prendre conscience (1) qu'il y a un objet indépendant de son esprit devant elle et (2) que cet objet est une banane. Cela découle de la définition du voir factif :

*Voir Factif :*

Si un agent *S* voit que *p*, alors *p*.

Si Julie ne prend pas conscience de l'une de ces deux conditions, elle ne pourra pas se rendre compte que le fait qu'elle voit une banane devant elle *implique* qu'il y a une banane devant elle.

D'aucuns diront que cette description est trop intellectualiste (Burge 2003). Cependant, les tenants du DE ne le pensent pas (Neta et Pritchard 2007 ; McDowell 2011 ; Pritchard 2012). Ils sont prêts à concéder que ni les nouveaux nés pré-rationnels, ni les animaux non-rationnels ne peuvent satisfaire les conditions de l'accessibilité réflexive. De plus, ils concèdent également que beaucoup d'adultes humains n'ont pas le concept de voir factif. Pourtant, ils soutiennent qu'il y a des manières *implicites* de prendre conscience de la factivité de sa base rationnelle, notamment des manières qui ne conceptualisent pas cette base rationnelle comme étant factive. Dans cette veine, McDowell écrit :

---

<sup>5</sup> Bien que je formule IF en termes d'*états mentaux* factifs, je ne cherche pas à suggérer que ces états mentaux factifs devraient être considérés comme fondamentaux ou primitifs, contrairement à la définition qu'en fait le disjonctivisme métaphysique.

Un adulte humain ordinaire ne le formulerait peut-être pas en ces termes [à savoir, que son voir est factif], mais c'est bien ce qu'il voudrait dire s'il disait quelque chose comme « je sais reconnaître une chose verte quand j'en vois une ». Nul besoin d'une grande sophistication pour affirmer que l'on a de telles aptitudes. (McDowell 2011: 32-3).

D'autres philosophes ont explicitement défendu la nécessité de l'accessibilité réflexive pour la base rationnelle perceptuelle. En voici deux exemples représentatifs :

Quand je sais que  $p$  dans la mesure où je perçois que  $p$  est le cas, alors je sais que je perçois que  $p$ . Je suis donc capable de distinguer ma situation d'une situation dans laquelle je serais trompé car, dans une telle situation, je ne percevrais pas que  $p$ , tandis que je le perçois dans la situation donnée. (Rödl 2007, 158).

Si vous admettez, avec le disjonctivisme épistémologique, que les sujets peuvent avoir un accès réflexif à leurs raisons empiriques factives (en tout cas, dans le [bon] cas), alors les sujets qui, de surcroît, savent (par la réflexion) ce que veut dire pour une raison empirique d'être factive sont par là même en position de savoir par la seule réflexion qu'ils sont en possession d'une raison empirique factive qui implique la proposition-cible (Pritchard 2012, 93) ; voir également (Pritchard 2012, 14, 41, 123 ; Neta et Pritchard 2007 ; Pritchard 2008).

Dans la prochaine partie, j'avancerai que l'explication de l'accessibilité réflexive que donne le DE engendre le problème de la cécité modale.

## 2. Le problème de la cécité modale

Le problème de la cécité modale peut être formulé sous forme d'un argument en *modus tollens* :

- (CM) *Le problème de la cécité modale*
- (CM1) Si Julie a un accès réflexif à une base rationnelle factive, elle ne peut imaginer de façon cohérente un scénario sceptique rationnellement centré.
- (CM2) Or Julie peut imaginer avec cohérence un scénario sceptique rationnellement centré.
- (CM3) Donc Julie n'a pas d'accès réflexif à une base rationnelle factive.

Ce raisonnement s'articule autour des concepts d'imagination et de scénario sceptique rationnellement centré. Ma thèse principale est que, *quelle que soit* la conception de l'imagination employée, le DE prédit qu'une personne qui a un accès réflexif à une base rationnelle factive ne peut imaginer de manière cohérente un scénario sceptique rationnellement centré.

Disons qu'un scénario sceptique  $s$  est rationnellement centré si et seulement si les conditions C1 et C2 sont satisfaites :

(C1) *Condition de centrage sur le sujet*

Si nous utilisons un scénario  $s$  pour évaluer le statut épistémique de la croyance perceptuelle de  $S$ , alors  $s$  est centré sur  $S$ . Ainsi, si nous évaluons le statut épistémique de la croyance perceptuelle de Julie qu'il y a une banane devant elle, le centre de  $s =$  Julie.

(C2) *Condition de rationalité*

Si nous utilisons un scénario  $s$  pour évaluer le statut épistémique de la croyance perceptuelle de  $S$  dans un bon cas, alors la base rationnelle de  $S$  reste constante dans  $s$ . Ainsi, si nous évaluons le statut épistémique de la croyance perceptuelle de Julie qu'il y a une banane devant elle, la base rationnelle de Julie dans  $s =$  sa base rationnelle dans le bon cas.

Supposons maintenant que Julie est dans un bon cas. Selon le DE, Julie a un accès réflexif à sa base rationnelle,  $R$ . Cette position prédit que Julie ne pourra pas imaginer de manière cohérente un scénario sceptique rationnellement centré. Si le DE a raison, Julie devrait être incapable d'imaginer avec cohérence les scénarios sceptiques rationnellement centrés suivants :

*Cécité modale aux scénarios sceptiques rationnellement centrés*

Avec cette base rationnelle (le fait qu'il y a une banane devant moi), je ne saurais voir une fausse banane. Après tout, je sais reconnaître une banane quand j'en vois une.

Avec cette base rationnelle (le fait qu'il y a une banane devant moi), je ne saurais être un cerveau dans une cuve. Après tout, je sais reconnaître une banane quand j'en vois une.

Ci-après, je défendrai la prémisse CM1 et je montrerai qu'elle ne repose sur aucune conception particulière de l'imagination.

## 2.1 Défense de CM1

Nous pouvons justifier la prémisse CM1 en comparant la situation épistémique de Julie avec un autre cas qui a beaucoup été étudié dans le champ de l'épistémologie de la modalité. Supposons qu'un astronome grec découvre que Phosphoros est la même étoile qu'Hespéros. Après cette découverte, notre astronome grec ne pourrait plus imaginer de manière cohérente que Phosphoros ne soit pas Hespéros. Puisqu'il sait que Phosphoros est Hespéros, cela « dérouterait » tout simplement son imagination d'imaginer que Phosphoros et Hespéros puissent être distinctes. Comme le fait très justement remarquer (Evnine 2008, 672) : « L'esprit d'une personne ne peut tout simplement pas imaginer comment une chose pourrait être distincte d'elle-même » (voir aussi Yablo 1993).

On peut comprendre la thèse qu'une personne ne peut pas imaginer de manière cohérente que  $p$  de deux manières : au sens *de re* (imaginer<sub>de re</sub>) ou au sens psychologique (imaginer<sub>p</sub>). Au sens *de re*, il est tout simplement impossible d'imaginer<sub>de re</sub> un scénario dans lequel Phosphoros n'est pas Hespéros. Puisque Phosphoros est Hespéros, un état mental qui représente Phosphoros comme étant numériquement différente d'Hespéros ne peut pas porter sur Vénus. Ce scénario-là portera sur quelque chose d'autre. Cette affirmation est différente de la question psychologique de savoir si un sujet pourrait provoquer une *occurrence* – sans contradiction logique – de la représentation mentale « Phosphoros n'est pas Hespéros ». Selon l'idée la plus commune, la capacité d'une personne à imaginer<sub>p</sub> que Phosphoros n'est pas Hespéros dépendra de sa manière de se représenter Vénus. Si l'on soutient que la valeur cognitive des noms vient se greffer sur leurs référents, un sujet ne peut alors réussir à *provoquer une occurrence* – sans contradiction logique – de la représentation mentale « Phosphoros n'est pas Hespéros ». Après tout, cela reviendrait à provoquer une occurrence de la représentation contradictoire « Vénus n'est pas Vénus ». C'est pourquoi de nombreux philosophes pensent que la valeur cognitive des noms vient s'ajouter à d'autres entités, telles que des aspects (Salmon 1986) ou des modes de présentation (Frege 1892). Si un sujet pense à Phosphoros et à Hespéros sous deux aspects ou deux modes de présentation, il peut réussir à *provoquer une occurrence* – sans contradiction logique – de la représentation « Phosphoros n'est pas Hespéros ». Autrement dit, il peut imaginer<sub>p</sub> que Phosphoros ne soit pas Hespéros.

Nous pouvons maintenant distinguer deux types de problèmes différents. D'abord, étant donné que Phosphoros est Hespéros, il est impossible que Phosphoros ne soit pas Hespéros. Ceux qui imaginent<sub>p</sub> que Phosphoros n'est pas Hespéros sont par conséquent en proie à une *illusion modale*. Il faudrait donc expliquer pourquoi cette illusion est si pénétrante.

Deuxièmement, ceux qui ne pensent pas à Phosphoros et à Hespéros sous différents aspects ou différents modes de présentation ne peuvent même pas imaginer<sub>p</sub> que Phosphoros n'est pas Hespéros. Si l'on considère que, dans un monde possible, Phosphoros pourrait ne pas être Hespéros – voir par exemple (Chalmers 2011) –, ces sujets sont *modalement aveugles*. La possibilité que Phosphoros ne soit pas Hespéros ne figure même pas dans leur paysage modal<sup>6</sup>.

Revenons à Julie. Si Julie est dans un bon cas, sa situation épistémique est – selon le DE – structurellement similaire à la situation décrite ci-dessus. La base rationnelle de Julie tient au fait qu'elle voit une banane devant elle. Ainsi, le DE implique – comme toutes les théories disjonctivistes des bases rationnelles perceptuelles – que les scénarios sceptiques rationnellement centrés sont des illusions modales. Cela découle de la factivité du concept sous-jacent de base rationnelle. Si le fait que Julie voit une banane devant elle *implique* qu'il y a une banane devant elle, il est impossible qu'elle soit dans un scénario sceptique rationnellement centré, c'est-à-dire, dans un scénario où elle aurait le même fondement rationnel mais où il n'y aurait pas de banane (réelle) à cet endroit-là. Ceux qui pensent que les sujets se trouvant dans un bon cas peuvent imaginer avec cohérence des scénarios sceptiques rationnellement centrés sont donc en proie à une *illusion modale*.

La composante de l'accessibilité réflexive du DE apporte un nouveau rebondissement. Selon le DE, Julie peut aussi prendre conscience que sa base rationnelle est factive. Par conséquent, elle ne peut pas imaginer<sub>p</sub> de manière cohérente un scénario sceptique rationnellement centré dans lequel il n'y aurait pas de banane (réelle) devant elle. Le problème est aussi grave pour le DE qu'il le serait pour quelqu'un qui nierait qu'un astronome puisse penser à Phosphoros et à Hespéros sous deux aspects ou modes de présentation différents. Ce n'est pas simplement que les scénarios sceptiques rationnellement centrés sont impossibles. C'est aussi que Julie devrait être *modalement aveugle* à ces scénarios. La possibilité d'un scénario sceptique rationnellement centré ne devrait même pas figurer dans le paysage modal de Julie. Cela semble pourtant contre-intuitif et la majorité des philosophes affirment que nous pouvons imaginer<sub>p</sub> de manière cohérente des scénarios sceptiques rationnellement centrés même quand nous sommes dans un bon cas. J'y reviendrai dans ma défense de la prémisse CM2.

Certains pourraient dire que le cas de Phosphoros et d'Hespéros est différent du cas de Julie : alors que le premier implique une vérité nécessaire, le second implique une vérité

---

<sup>6</sup> Le but de cet exemple n'est pas de défendre une sémantique bidimensionnelle mais de distinguer deux types de problèmes différents. Le problème de la cécité modale auquel est confronté le DE est indépendant de la véracité des théories de la sémantique bidimensionnelle.

contingente. Dans le premier cas, le problème de l'illusion modale est engendré par le rapport d'identité « Phosphoros est Hespéros ». Comme cette identité est nécessaire, il est tout simplement impossible d'imaginer<sub>p</sub> avec cohérence que Phosphoros ne soit pas Hespéros. Dans le second cas, nous avons plutôt affaire à des propositions contingentes. C'est une vérité contingente que j'ai une banane devant moi et c'est également une vérité contingente que je vois une banane devant moi.

Bien que nous prenions ces arguments en compte, ils n'affaiblissent en rien l'analogie. Dans le cas de Julie, l'illusion modale apparaît à cause d'une propriété nécessaire de la base rationnelle factive : voir que *p* implique *p*. Ainsi, si Julie est en possession d'une base rationnelle factive, il est impossible que Julie soit dans un scénario sceptique. De plus, si Julie prend conscience par la réflexion de la factivité de sa base rationnelle, elle sera informée par là du fait que sa base rationnelle *rend nécessaire* l'obtention d'un fait mondain. Julie devrait donc être modalement aveugle aux possibilités sceptiques rationnellement centrées. Et c'est *cela* qui est contre-intuitif.

Certains pourraient s'inquiéter du fait que CM1 dépende de notre manière de concevoir l'imagination. Ainsi, selon la définition choisie pour « imaginer que *p* », la plausibilité de CM1 serait confirmée ou infirmée.

Cette objection est une erreur. La prémisse CM1 s'articule sur une connexion plausible entre les conditions d'individuation d'une entité *e* et notre incapacité à imaginer avec cohérence des scénarios qui concernent *e*, mais font entorse à ces conditions d'individuation. Intuitivement, il semblerait qu'il faille, pour imaginer des scénarios qui concernent *e*, que ces scénarios ne fassent pas entorse aux conditions d'individuation de *e*. Prenons l'eau, par exemple : puisque la formule de l'eau est H<sub>2</sub>O, elle est individuée par des atomes d'hydrogène et d'oxygène. On ne peut donc pas imaginer<sub>de te</sub> avec cohérence un scénario qui concerne l'eau, mais dans lequel l'eau ne contient pas d'hydrogène. Ce scénario ne concernera pas l'eau, mais plutôt quelque chose d'autre. Cette contrainte s'applique à toute conception de l'imagination parce qu'elle impose des règles générales de cohérence à tous les *contenus* des états mentaux. Elle vaut donc pour tous les types d'imagination que l'on peut invoquer. Cela découle du principe plausible selon lequel nos actes d'imagination – quelle que soit leur nature – ne fixent pas les références de concepts tels que « l'eau », « Phosphoros » ou « cette base rationnelle ». La référence de ces concepts est bien plutôt fixée par des relations perceptuelles-causales entre le possesseur de ces concepts et son environnement (Currie et Ravenscroft 2002).

## 2.2 Défense de CM2

Penchons-nous maintenant sur la prémisse CM2. Bien que l'imagination soit relativement libre, elle a aussi ses limites. Prenons deux exemples classiques. Il semble impossible d'imaginer avec cohérence que Pierre fasse terriblement souffrir Jeanne, mais que son action ne soit pas mauvaise. Il est aussi difficile d'imaginer de manière cohérente que  $5+7=12$ . Ainsi, bien que je puisse imaginer beaucoup de choses sans contradiction, je ne suis pas libre d'imaginer tout ce que je veux<sup>7</sup>.

Il est remarquable que la plupart des discussions d'épistémologie postcartésienne partent du principe que les scénarios sceptiques rationnellement centrés ne font pas partie d'une catégorie de choses que nous ne pouvons pas imaginer avec cohérence. En effet, la majorité des débats épistémologiques acceptent tacitement qu'il est relativement facile pour un sujet qui est dans un bon cas d'imaginer avec cohérence des scénarios sceptiques rationnellement centrés. Si notre sujet n'était pas capable d'imaginer ces scénarios de manière cohérente, il serait difficile d'expliquer pourquoi ils ont joué un rôle aussi central dans les discussions contemporaines du principe de clôture et du scepticisme radical.

Prenons par exemple une version du fameux scénario du zèbre de Dretske (1970). Julie est au zoo. Dans le bon cas, Julie voit un zèbre et forme la croyance perceptuelle vraie qu'il y a un zèbre devant elle. Dans le mauvais cas, Julie voit une mule habilement déguisée en zèbre et forme la croyance perceptuelle fautive qu'il y a un zèbre devant elle. Comme Julie n'est pas experte en zoologie, elle ne peut pas distinguer par la perception un zèbre d'une mule habilement déguisée. De ce fait, même si Julie est dans un bon cas, elle peut imaginer qu'elle est dans un mauvais cas rationnellement centré : « Avec cette base rationnelle, je pourrais être en train de regarder une mule habilement déguisée ».

Nous pouvons interpréter ce cas à la lumière des distinctions introduites à la section 2.1. Si « cette base rationnelle » fait référence à une raison factive, Julie est en proie à une illusion modale. Cela peut sembler contre-intuitif. Cependant, c'est un problème pour toute théorie disjonctiviste des bases rationnelles perceptuelles. Le problème est encore plus sérieux, et même crucial, pour le DE. Selon le DE, Julie ne peut pas imaginer<sub>p</sub> de manière cohérente un scénario sceptique rationnellement centré dans lequel il n'y a pas de zèbre devant elle.

---

<sup>7</sup> (Gendler 2000) propose différentes analyses de l'exemple moral et de  $5+7=12$ . Selon elle, seul le dernier représente un cas de résistance de l'imagination. Le but de ces deux exemples est d'illustrer un contraste putatif entre certains cas dans lesquels nous semblons incapables d'imaginer de manière cohérente que  $p$  et le fait d'imaginer avec cohérence des scénarios sceptiques. Ceci dit, aucun élément de notre argumentation ne dépend de la plausibilité de ces exemples en particulier.

Cela découle de la description de l'accessibilité réflexive proposée par le DE. Si Julie a un accès réflexif au fait qu'elle voit un zèbre devant elle, elle sait que sa base rationnelle est individuée par le fait mondain qu'il y a un zèbre devant elle. Julie devrait donc être incapable de provoquer sans contradiction logique une occurrence de la représentation « Avec cette base rationnelle, je pourrais voir une mule habilement déguisée en zèbre ». Ce qui est pourtant contre-intuitif. Après tout, si Julie n'était pas capable de provoquer sans contradiction logique une occurrence de cette représentation, il serait difficile de comprendre pourquoi la discussion de la clôture par Dretske a eu un impact aussi fort sur l'épistémologie.

Prenons à présent les scénarios sceptiques radicaux. Dans ces scénarios, Julie n'assigne pas seulement la mauvaise catégorie à l'objet perçu ; elle ne voit en fait rien du tout. Le cas où Julie est un cerveau dans une cuve connecté à un ordinateur est un scénario sceptique radical paradigmatique. Cet ordinateur envoie à son cerveau des stimuli électriques qui imitent les stimuli que Julie reçoit quand elle voit un zèbre. Par hypothèse, Julie est incapable de distinguer son mauvais cas d'un bon. Par conséquent, même si Julie est dans un bon cas, elle peut imaginer avec cohérence qu'elle est dans un mauvais cas rationnellement centré : « Avec cette base rationnelle, je pourrais être un cerveau dans une cuve ».

Une fois de plus, l'important n'est pas simplement qu'il est impossible que Julie, avec cette base rationnelle *factive* à sa disposition, soit un cerveau dans une cuve. Le problème le plus grave est que Julie, étant donné son accès réflexif à la factivité de sa base rationnelle, devrait être incapable de provoquer sans contradiction une occurrence de la représentation « Avec cette base rationnelle, je pourrais être un cerveau dans une cuve ». Une fois de plus, c'est fortement contre-intuitif. Après tout, la plupart des discussions portant sur le scepticisme radical reposent sur l'hypothèse que la pensée de Julie est parfaitement cohérente, *même quand elle est dans un bon cas*.

Prenons par exemple la reconstruction très influente que (Stroud 1984) a donnée de l'argument du rêve de Descartes. Descartes nous invite à imaginer un cas paradigmatique de connaissance perceptuelle : il est assis auprès du feu, vêtu d'une robe de chambre, un papier entre les mains. Il imagine alors un scénario sceptique rationnellement centré. En maintenant de manière constante la base rationnelle perceptuelle dont il dispose dans des conditions exceptionnellement bonnes, il envisage la possibilité qu'il *soit en train* de rêver à cet instant-là, c'est-à-dire, pendant qu'il est assis auprès du feu, vêtu d'une robe de chambre, un papier entre les mains. Il est donc clair que Descartes part du principe qu'un scénario sceptique rationnellement centré peut être imaginé sans contradiction ; voir aussi (Neta à paraître) et (Pritchard à paraître b, 5).

Cet argument ne vaut pas que pour la reconstruction si pénétrante de l'argument de Descartes que fait Stroud. En effet, la majeure partie de l'épistémologie postcartésienne part du principe que, si solide que soit ma position épistémique, il est toujours possible d'envisager la possibilité que je sois dans un scénario sceptique. Si nous évaluons la connaissance qu'a une personne de propositions banales, telles que « Il y a une banane devant moi », nous pouvons toujours évoquer la possibilité que cette personne soit dans un scénario sceptique incompatible avec sa connaissance de ces propositions. Quand des possibilités sceptiques sont en jeu, deux options s'ouvrent à nous. Soit nous pouvons adopter une forme de scepticisme parce que nous considérons que la possibilité de l'erreur compromet notre connaissance putative de la proposition-cible, soit nous pouvons adopter une forme d'anti-scepticisme et restreindre le champ des scénarios pertinents sur le plan modal en introduisant des principes tels que le principe de sûreté – par exemple (Sosa 1999). Le problème de la cécité modale est le suivant : si un agent peut avoir un accès réflexif à une base rationnelle factive quand il est dans un bon cas, il ne peut d'aucune manière imaginer<sub>p</sub> de manière cohérente des scénarios sceptiques qui vérifient ces possibilités sceptiques. Ces possibilités ne font pas partie de son paysage modal. Ainsi, si l'on se fie au DE, les termes du débat sur la clôture et le scepticisme sont profondément confus. Mais cette idée est extrêmement contre-intuitive.

Il serait possible d'objecter à cela que, puisque notre argumentation s'articule autour du concept technique de « base rationnelle », il n'est pas certain qu'elle puisse avoir une visée générale. L'importance que nous donnons au concept de base rationnelle s'explique par la place centrale qu'il occupe dans le DE. Au demeurant, le même argument peut être généralisé au concept plus familier de donnée probante [*evidence*]. Bien que Pritchard n'utilise pas les concepts de base rationnelle et de donnée probante de manière interchangeable, l'inférence suivante est plausible :

(ARP) *Inférence base rationnelle – donnée probante*

Si un agent *S* a une base rationnelle pour *p*, alors *S* a une donnée probante que *p*.

Si la base rationnelle de Julie est fournie par le fait qu'elle voit qu'il y a une banane devant elle, alors Julie a une donnée probante factive qu'il y a une banane devant elle. Pritchard se sert du terme de « base rationnelle » pour désigner une donnée probante qui est accessible au sujet réflexivement. Le problème de la cécité modale peut donc être généralisé en disant que le DE prédit que, si un agent *S* est dans un bon cas, ce sujet ne peut pas

imaginer<sub>p</sub> avec cohérence un scénario sceptique qui maintient les données probantes constantes. Mais cela prend le contre-pied de la tradition philosophique dans sa quasi-totalité. Comme Williamson le fait justement remarquer :

De nombreux penseurs non sceptiques contemporains [...] concèdent que, lorsque nous avons une connaissance empirique, nous aurions pu entretenir une croyance fautive dans la même proposition *avec exactement les mêmes données probantes* (Williamson 2000, 169 ; je souligne).

De même, après avoir insisté sur le fait que les données probantes dont le sujet disposerait dans le mauvais cas sont exactement les mêmes que celles dont il dispose dans le bon cas, Nozick écrit :

La possibilité sceptique est logiquement cohérente, elle est en tension avec l'existence de quasiment toute forme de connaissance ; nous cherchons donc une hypothèse pour expliquer comment, malgré les possibilités sceptiques, le savoir est possible (Nozick 1981, 169).

En résumé : le problème de la cécité modale est propre au DE parce qu'il découle de sa conception particulière de l'accès réflexif. De plus, il représente un problème majeur pour le DE car il prédit que la majorité des débats sur la clôture et le scepticisme sont fondamentalement erronés.

### **3. Solutions au problème de la cécité modale**

Dans cette partie, j'étudierai deux réponses possibles au problème de la cécité modale dont dispose le défenseur du DE. Je soutiens qu'elles sont toutes deux insatisfaisantes, car elles ne permettent pas d'identifier la racine du problème.

#### **3.1 La stratégie du changement de cas**

Il faut se souvenir que le DE est une thèse portant sur les « cas subjectivement épistémiquement bons » (Partie 1). Dans ces cas, le sujet n'a pas de raisons suffisantes pour douter de la proposition-cible. Il est donc tentant d'affirmer que le problème de la cécité modale fait passer d'un cas subjectivement épistémiquement bon à un cas subjectivement épistémiquement mauvais. Dès lors qu'une possibilité sceptique a été évoquée, le sujet a une

raison suffisante de douter de la proposition-cible. Par conséquent, sa base rationnelle va changer : il en vient à croire qu'il pourrait être dans un scénario sceptique. Avec cette nouvelle croyance à sa disposition, son accès réflexif à la factivité de sa base rationnelle est « brouillée », et il peut donc imaginer de manière cohérente un scénario qui vérifie une hypothèse sceptique<sup>8</sup>.

Je veux bien concéder que certaines personnes peuvent perdre leur base rationnelle accessible réflexivement quand elles sont confrontées à des hypothèses sceptiques. Néanmoins, cette solution n'affaiblit en rien mon affirmation d'origine : si le DE est vrai, un sujet qui est dans un bon cas ne peut pas imaginer avec cohérence un scénario sceptique *rationnellement centré*.

Considérons les personnes qui ne perdraient leur base rationnelle accessible réflexivement *qu'après avoir été convaincues que les hypothèses sceptiques étaient possibles*<sup>9</sup>. La seule manière de se laisser convaincre de la possibilité des hypothèses sceptiques est sans doute d'essayer d'imaginer un scénario sceptique rationnellement centré qui confirme ces hypothèses. Le problème ici est que, selon le DE, un sujet qui est dans un bon cas ne peut pas imaginer avec cohérence de scénario sceptique rationnellement centré. Donc, selon le DE, ces sujets ne peuvent d'aucune manière – ou en tout cas, d'aucune manière rationnelle – être convaincus de penser qu'une hypothèse sceptique rationnellement centrée soit possible.

Pour finir, la stratégie du changement de cas ne peut pas proposer de solution *générale* au problème de la cécité modale, car celui-ci peut être formulé même dans des contextes non-sceptiques. Imaginons que Julie soit sélectionnée pour participer à une expérience sur l'imagination. Après avoir été mise face à une banane, Julie doit suivre quelques consignes.

*Première expérience* : « Formez la pensée perceptuellement fondée qu'il y a une banane devant vous. Ensuite, essayez d'imaginer<sub>p</sub> que, tout en ayant les mêmes données probantes à votre disposition, vous ne soyez pas face à cette banane, mais dans une cuve, connectée à un ordinateur qui vous envoie des stimuli électriques imitant ceux qui fondent votre expérience perceptuelle d'une banane ».

---

<sup>8</sup> (McDowell 2011, 48-sq.) et (Pritchard 2012, 98-9) étudient cette réponse dans un contexte différent. Voir aussi (Neta 2008, 319-25).

<sup>9</sup> (Pritchard 2014) fait remarquer à raison qu'il faut argumenter pour convaincre la majorité des étudiants en licence de philosophie de la possibilité des hypothèses sceptiques. Si l'on suppose que ces étudiants disposent d'une base rationnelle factive accessible par la réflexion, le simple fait d'évoquer une hypothèse sceptique ne suffit pas à leur faire perdre leur base rationnelle accessible par la réflexion.

*Deuxième expérience* : « Formez la pensée perceptuellement fondée qu'il y a une banane devant vous. Ensuite, essayez d'imaginer<sub>p</sub> que, tout en ayant les mêmes données probantes à votre disposition, vous ne soyez pas face à une banane, mais face à une fausse banane ». <sup>10</sup>

Selon le DE, Julie ne peut suivre les instructions d'aucune de ces deux expériences. Si Julie a un base rationnelle factive qui lui est accessible réflexivement, elle trouvera qu'il est incohérent d'imaginer<sub>p</sub> qu'elle est dans un scénario dans lequel elle a à sa disposition exactement la même base rationnelle accessible réflexivement, mais est en revanche déconnectée du monde ou face à une fausse banane.

### 3.2 Base rationnelle discriminante et privilégiante

Pritchard s'approche du problème de la cécité modale lorsqu'il aborde ce qu'il appelle le « problème de la distinguabilité » (Pritchard 2012, 20-1, 91-2 ; à paraître a, chapitre V, 9-11). Comme ces deux problèmes sont relativement proches, on pourrait se demander si la solution proposée par Pritchard pour le problème de la distinguabilité pourrait être adaptée de façon à répondre au problème de la cécité modale. Je soutiendrai qu'il n'y a pas de façon satisfaisante d'exploiter la solution de Pritchard au problème de la distinguabilité pour résoudre le problème de la cécité modale. En effet, un examen approfondi de la solution de Pritchard au problème de la distinguabilité révèle une tension dans sa compréhension de l'accès réflexif à la base rationnelle factive. Cette tension cause un dilemme :

- (1) Si la base rationnelle privilégiante me garantit l'accès réflexif à la factivité de ma base rationnelle, le problème de la cécité modale se pose encore.
- (2) Si la base rationnelle privilégiante ne me garantit pas l'accès réflexif à la factivité de ma base rationnelle, le problème de la cécité modale est résolu, mais la position qui en résulte n'est pas une forme de DE.

Supposons que Julie est au zoo et forme la croyance perceptuelle vraie qu'il y a un zèbre devant elle. Comme Julie n'est pas experte en zoologie, elle ne peut pas distinguer de manière perceptuelle un zèbre d'une mule habilement déguisée. Julie *sait-elle* qu'il y a un

---

<sup>10</sup> Ici, j'ai formulé les scénarios sceptiques en termes de données probantes car le concept de base rationnelle est plus technique. Voir les remarques en fin de section 2.2.

zèbre devant elle ? Un certain nombre de philosophes répondront positivement, car la possibilité que Julie voie une mule habilement déguisée n'est pas pertinente (Dretske 1970).

Le problème de la distinguabilité se formule comme suit : le DE semble donner une mauvaise description de la connaissance qu'a Julie du fait qu'il y a un zèbre devant elle. Selon lui, si elle est dans un bon cas, elle a un accès réflexif à sa base rationnelle factive. Il devrait donc être facile pour elle de distinguer par l'introspection le cas où elle voit un zèbre du cas où elle voit une mule habilement déguisée. Après tout, Julie n'a qu'à porter son attention perceptuelle sur la raison factive qui lui est disponible par la réflexion. Mais cette idée est contre-intuitive puisque Julie n'est pas experte en zoologie (Pritchard 2012, 21). D'une manière plus générale : le DE semble attribuer des *aptitudes de discrimination excessives* aux sujets se trouvant dans un bon cas. Selon lui, Julie peut savoir, en réfléchissant à la base rationnelle qui est à sa disposition dans le bon cas, qu'elle n'est pas dans un mauvais cas.

Pritchard résout le problème de la distinguabilité en introduisant une distinction entre deux types de base rationnelle : la base rationnelle *discriminante* et la base rationnelle *privilégiant*. Le DE peut concéder que Julie n'a pas les aptitudes de discrimination pour distinguer un zèbre d'une mule habilement déguisée. Néanmoins, Julie peut disposer de *données d'arrière-plan* qui privilégient l'hypothèse qu'elle voit un zèbre plutôt que l'hypothèse qu'elle voit une mule habilement déguisée. Pritchard appelle ces données d'arrière-plan « base rationnelle privilégiant » [*favoring rational support*] :

Cela comprendra des données probantes ayant trait à la plausibilité de cette supercherie, la probabilité qu'elle soit repérée, les pénalités qui seraient imposées à ses auteurs si elle était révélée, l'effort qui serait nécessaire pour rendre cette supercherie crédible (y compris son coût financier), etc. (Pritchard à paraître a, chapitre V, 10) ; voir aussi (Pritchard 2008 ; 2012).

Même si Julie ne peut pas distinguer les zèbres des mules habilement déguisées, elle peut savoir par la réflexion qu'elle voit un zèbre en se basant sur les données d'arrière-plan. En d'autres termes, bien que Julie puisse être incapable de *discriminer introspectivement* les deux cas, elle pourrait avoir un autre moyen non-empirique de savoir par la réflexion qu'elle voit un zèbre. Ce moyen mobilisera des données d'arrière-plan par le biais de quelques déductions bien faites (Pritchard 2012, 97).

Le problème de la cécité modale ressemble en surface au problème de la distinguabilité. Après tout, on pourrait tenter d'expliquer l'incapacité d'un sujet à imaginer de

manière cohérente un scénario sceptique rationnellement centré en invoquant sa capacité à distinguer son bon cas du mauvais cas qui lui correspond. En effet, Rödl et McDowell affirment tous les deux qu'un sujet qui a accès à la factivité de sa base rationnelle est en position de distinguer un bon cas d'un mauvais cas (Partie 1). Néanmoins, ces deux problèmes sont différents. Le problème de la cécité modale ne résulte pas de l'attribution au sujet de capacités discriminatoires excessives mais de l'attribution au sujet de l'accès réflexif à la factivité de sa base rationnelle. Ainsi, bien que la discrimination introspective puisse être le moyen paradigmatique d'obtention d'un accès par la réflexion à la factivité de la base rationnelle, le problème de la cécité modale se pose toujours pour des versions du DE comme celle de Pritchard, qui expliquent l'accès réflexif à la factivité de la base rationnelle par d'autres moyens que la discrimination introspective. Pensons à ce que dit Pritchard :

Les sujets qui, de surcroît, savent (par la réflexion) ce que veut dire pour une raison empirique d'être factive *sont par là même en position de savoir par la seule réflexion qu'ils sont en possession d'une raison empirique factive qui implique la proposition-cible* (Pritchard 2012, 93 ; je souligne).

A propos de sa solution au problème de la distinguabilité, il ajoute :

S'il y a certes un sens tout à fait valable dans lequel je ne peux pas discriminer entre les bons cas et les mauvais cas sceptiques, les sujets ont néanmoins un moyen de savoir, dans le bon cas, qu'ils sont dans le bon cas et non pas dans le mauvais cas (Pritchard à paraître c, 5).

Selon Pritchard, c'est en ayant un accès réflexif à la factivité de ma base rationnelle que je sais que je suis dans un bon cas.

Ceux qui trouvent que le concept de base rationnelle privilégiant a de la plausibilité ont deux options : ils doivent soit montrer que la base rationnelle privilégiant de Julie lui suffit pour avoir un accès réflexif à la factivité de sa base rationnelle, soit se replier sur l'affirmation plus faible qu'il ne lui suffit pas pour avoir un accès réflexif à la factivité de sa base rationnelle. Dans les deux cas, le DE s'en trouve compromis.

*Option 1*: la base rationnelle privilégiant + la base rationnelle discriminatoire limitée *garantissent* que Julie a accès au fait qu'elle voit qu'il y a un zèbre devant elle.

Si l'Option 1 est vraie, le problème de la cécité modale se pose encore. Pensons au cas de Phosphoros et d'Hespéros. Cette découverte n'est pas fondée sur les seules capacités discriminatoires, mais aussi sur une base rationnelle privilégiant. Cependant, si un sujet sait

par la réflexion que Phosphoros est Hespéros *en s'appuyant sur une base rationnelle privilégiante*, il ne pourra pas imaginer<sub>p</sub> de manière cohérente des scénarios sceptiques rationnellement centrés dans lesquels Phosphoros n'est pas Hespéros. Le même raisonnement s'applique à Julie : si la combinaison d'une base rationnelle privilégiante et d'une base rationnelle discriminatoire limitée garantit qu'elle a un accès réflexif au fait qu'elle voit qu'il y a un zèbre, elle ne peut pas imaginer<sub>p</sub> avec cohérence – en maintenant telle quelle sa base rationnelle – qu'elle voit une fausse banane ou qu'elle est un cerveau dans une cuve.

*Option 2* : la base rationnelle privilégiante + la base rationnelle discriminatoire limitée *ne garantissent pas* que Julie a accès au fait qu'elle voit qu'il y a un zèbre devant elle.

Les exemples de bases rationnelles privilégiantes choisis par Pritchard suggèrent fortement qu'il pencherait plutôt pour l'Option 2. En effet, les données d'arrière-plan qu'il cite ne sont pas assez solides pour fonder l'appréciation par le sujet de sa base rationnelle *comme étant* factive, c'est-à-dire, en tant qu'il implique la proposition-cible. Des considérations comme : « il n'est pas plausible que je sois dupe à cet instant », « si c'était une mule habilement déguisée, la supercherie aurait probablement été démasquée », « ce serait très coûteux de rendre cette supercherie crédible », etc. *n'impliquent pas* que la base rationnelle de Julie soit factive, même en les combinant aux capacités discriminatoires limitées de Julie. C'est pourtant problématique. Étant donné les limitations discriminatoires de Julie, elle ne peut pas accéder réflexivement à la factivité de sa base rationnelle perceptuelle en s'appuyant sur la discrimination. Elle peut certainement améliorer sa position réflexive en prenant en compte des données d'arrière-plan. Cependant, ces données complémentaires, combinés aux capacités de discrimination limitées de Julie, ne suffiront pas à lui permettre d'apprécier sa base rationnelle *comme étant* factive.

Si l'Option 2 est correcte, elle permettra aux défenseurs du DE de résoudre le problème de la cécité modale. Si la base rationnelle privilégiante de Julie combinée à sa base rationnelle discriminatoire ne lui permet pas de reconnaître qu'elle est dans un état factif, Julie peut imaginer<sub>p</sub> avec cohérence qu'elle est dans un scénario sceptique rationnellement centré. Néanmoins, cet affaiblissement de l'accès réflexif compromet l'affirmation centrale du DE : *Julie a un accès réflexif à la factivité de sa base rationnelle* (Partie 1). Ce n'est qu'en supposant que Julie n'a pas d'accès réflexif à la factivité de sa base rationnelle que les tenants du DE peuvent préserver l'intuition que Julie peut imaginer<sub>p</sub> de manière cohérente un scénario sceptique rationnellement centré.

Cette conclusion semble tout à fait plausible. Intuitivement, il semble que, pour prendre conscience du fait que voir que *p* est factif, je dois me rendre compte que voir que *p*

*implique p*. Autrement dit, si j'estime que je vois que *p*, j'ai par là-même pris conscience que, avec cette base rationnelle à ma disposition, il est *impossible* que je ne sois pas relié à *p*. Par conséquent, afin d'apprécier la factivité de ma base rationnelle, je dois être capable d'éliminer par la seule réflexion la possibilité que *non-p*, en ne tablant que sur mon expérience perceptuelle et des données d'arrière-plan. Il y a ici un problème : si solides que soient nos données d'arrière-plan, il nous sera toujours facile d'imaginer<sub>p</sub> que la base rationnelle à notre disposition est compatible avec *non-p*. C'est précisément ce qui rend le faillibilisme si intuitif. Même si notre base rationnelle est factive, de sorte qu'elle exclut toute possibilité d'erreur, nous devrions au moins pouvoir conserver la capacité d'imaginer<sub>p</sub> de manière cohérente que nous sommes dans l'erreur. Malheureusement, le DE ne nous ménage pas la possibilité de l'imaginer<sub>p</sub>.

#### 4. Solutions internalistes et externalistes

Dans cette partie, j'avancerai que l'internalisme et l'externalisme peuvent résoudre le problème de la cécité modale. Malheureusement, ces solutions ont aussi un prix : elles compromettent le projet du DE d'intégrer les avantages de l'internalisme et de l'externalisme en un cadre unifié. De plus, elles font peser un doute sur sa tentative de résolution du problème du scepticisme radical par une solution innovante.

##### 4.1 L'Internalisme

Il existe différentes manières de définir l'internalisme épistémologique. Néanmoins, il semble que l'on puisse dire sans risque d'erreur que les internalistes épistémologiques devraient accepter la thèse dite du « Nouveau Malin Génie » :

(NMG) *La Thèse du Nouveau Malin Génie* :

La base rationnelle de *S* pour croire que *p* est constituée uniquement de propriétés que *S* a en commun avec un double physique qui ne voit pas que *p* parce qu'il est complètement trompé – voir par exemple (Pritchard 2012, 38) ; (Lehrer et Cohen 1983).

Le NMG implique que la base rationnelle de Julie est constituée uniquement de propriétés qu'elle a en commun avec un double physique qui est complètement trompé. Ainsi, même si l'état de Julie est factif quand elle voit que *p*, sa factivité ne fait pas partie de sa base

rationnelle. Un internaliste a donc le choix entre deux options pour résoudre le problème de la cécité modale. Il peut adopter le mentalisme et soutenir que les données probantes de Julie ne sont constituées que d'états mentaux non-factifs qu'elle a en commun avec un double physique (Conee et Feldman 2004) : ainsi, Julie pourrait imaginer<sub>p</sub> avec cohérence qu'elle est dans un scénario sceptique rationnellement centré car sa base rationnelle n'inclut pas d'états factifs. L'internaliste peut aussi opter pour l'accessibilisme traditionnel et dire que la base rationnelle de Julie n'est constituée que de propriétés non-factives qu'elle ne peut connaître que par la réflexion. Ainsi, Julie pourrait imaginer<sub>p</sub> avec cohérence qu'elle est dans un scénario sceptique rationnellement centré car elle n'a un accès réflexif qu'à des propriétés non-factives.

Bien que les deux propositions internalistes puissent résoudre le problème de la cécité modale, elles privent le DE de son pouvoir anti-sceptique. Selon la formulation utilisée récemment par Pritchard, il existe une forme de scepticisme radical qui exploite le « Principe de sous-détermination » suivant :

(PI) *Le principe de sous-détermination :*

Si *S* sait que *p* et *q* décrivent des scénarios incompatibles, et si *S* n'a pas à sa disposition de base rationnelle lui permettant de privilégier *p* par rapport à *q*, alors *S* ne sait pas rationnellement que *p* (Pritchard à paraître a, Chapitre II, 5)<sup>11</sup>.

Supposons que Julie ait un double physique, Julie\*, qui est un cerveau dans une cuve connecté à un ordinateur. Cet ordinateur envoie des stimuli électriques au cerveau de Julie\*, lesquels imitent les stimuli qu'elle reçoit quand elle voit une banane. Supposons en outre que Julie sache que la présence d'une banane devant elle est incompatible avec le fait d'être un cerveau dans une cuve. Si la base rationnelle de Julie n'est constituée que de propriétés qu'elle partage avec Julie\*, alors sa base rationnelle ne privilégie pas l'hypothèse qu'il y a une banane devant elle plutôt que l'hypothèse qu'elle est un cerveau dans une cuve. Par conséquent, Julie n'a pas la connaissance *rationnellement fondée* qu'il y a une banane devant elle. Cela semble pourtant contre-intuitif. Après tout, la situation de Julie est aussi bonne qu'elle peut l'être. C'est une situation appropriée à la connaissance perceptuelle (Pritchard, 2012, 118-9).

---

<sup>11</sup> Cette formulation du principe de sous-détermination est restreinte à la connaissance basée sur la raison. Elle diffère donc d'autres définitions communes. Voir (Brueckner 1994) et (Pritchard 2005).

Puisque le DE rejette la base rationnelle très restreinte que les tenants du NMG attribuent aux croyances perceptuelles, il peut bloquer l'argument sceptique précédent. En effet, si la base rationnelle de Julie ne peut pas être meilleure que celle de son homologue encuvé, il est impossible que la base rationnelle de Julie privilégie la proposition qu'il y a une banane devant elle plutôt que la proposition qu'elle est un cerveau dans une cuve. Si l'on adopte le DE, cependant, cet argument sceptique ne peut pas prendre. Après tout, la base rationnelle de Julie dans les bons cas est d'un autre type que la base rationnelle dont dispose son double physique.

En somme, l'internalisme nous permet de résoudre le problème de la cécité modale. Malheureusement, il nous laisse aussi sans la réponse particulière du DE opposable au scepticisme radical basé sur le principe de sous-détermination.

## 4.2 Le Disjonctivisme Externaliste

Considérons la définition du disjonctivisme externaliste suivante :

(DE<sub>x</sub>) *Disjonctivisme externaliste* :

Dans les cas paradigmatiques de connaissance perceptuelle, un agent *S* a une connaissance perceptuelle que *p* en vertu de sa possession d'une base rationnelle *R* pour sa croyance que *p* qui est *factive* (donc si *R* advient, cela implique *p*), mais n'est pas *accessible* à *S* réflexivement.

Le DE<sub>x</sub> rejette la condition d'accessibilité par la réflexion propre au DE. Ainsi, il conserve l'interprétation fonctionnelle (Partie 1) : Si Julie voit qu'il y a une banane devant elle, elle peut utiliser cet état mental factif (1) comme prémisse pour son raisonnement, (2) pour le contrôle rationnel de son action, ou (3) pour le contrôle rationnel de son discours. Toutefois, cela n'implique pas que Julie reconnaisse la factivité de son état perceptuel.

Timothy Williamson fait prudemment allusion à cette position dans *Knowledge and Its Limits* :

Bien que les détracteurs du scepticisme soutiennent que, quand je suis dans le bon cas, je sais que je ne suis pas dans le mauvais cas, l'asymétrie [entre les données probantes des deux cas] n'exige pas cette affirmation de connaissance supplémentaire (Williamson 2000, 166)<sup>12</sup>.

---

<sup>12</sup> La posture prudente de Williamson est probablement motivée par son argument contre la luminosité, qui fournit un contre-exemple à la proposition que, si *S* sait que *p*, *S* sait qu'il sait que *p*. Une réflexion sur cet argument controversé serait trop longue pour avoir sa place ici. Cependant, il nous semble que sa principale conclusion est en accord avec le DE. Si l'argument contre la luminosité est valable, il montre que le schéma «  $Kp \rightarrow KKp$  » ne l'est pas, puisqu'il y a des cas dans lesquels je sais que *p* sans être en position de savoir que je

Cette position propose un début de réponse au problème de la cécité modale. Si Julie ne sait pas qu'elle n'est pas dans un mauvais cas, il se peut qu'elle n'ait pas connaissance de la factivité de sa base rationnelle. Mais si Julie n'a pas connaissance de la factivité de sa base rationnelle, rien ne l'empêche d'imaginer<sub>p</sub> avec cohérence un scénario sceptique rationnellement centré.

Cependant, la description de Williamson ne peut pas être le fin mot de l'histoire. Gardons à l'esprit que le problème de la cécité modale est structurellement similaire au cas de Phosphoros et d'Hespéros. Ainsi, même en imposant des limites à l'accès réflexif du sujet à sa base rationnelle, ce sujet sera toujours confronté au problème de l'illusion modale. Le contenu de son imagination<sub>p</sub> sera impossible. Pourtant, de nombreux sujets seront capables d'imaginer<sub>p</sub> que Phosphoros n'est pas Hespéros. En appliquant ceci au cas présent, nous obtenons :

*Les scénarios sceptiques rationnellement centrés sont des illusions modales :*

Julie, étant en possession de cette base rationnelle factive, ne pourrait pas être en train de voir une fausse banane. Pourtant, elle peut provoquer sans incohérence une occurrence de la représentation « Il se pourrait que je sois en train de voir une fausse banane ».

Julie, étant en possession de cette base rationnelle factive, ne pourrait pas être un cerveau dans une cuve. Pourtant, elle peut provoquer sans incohérence une occurrence de la représentation « Il se pourrait que je sois un cerveau dans une cuve ».

Ceux qui pensent que les scénarios sceptiques rationnellement centrés sont possibles trouveront le  $DE_x$  peu plausible. Il faut donc que ce dernier ajoute deux opérations pour rendre sa proposition acceptable : (1) proposer des arguments indépendants pour montrer que les scénarios sceptiques rationnellement centrés sont impossibles et (2) traiter les intuitions de possibilité comme des illusions modales. Etant donné que la première question est plus ou moins liée aux travaux récents sur le problème du Nouveau Malin Génie, je me concentrerai sur la deuxième.

---

sais que  $p$ . Cette conclusion est compatible avec l'affirmation existentielle que, dans certains cas, un sujet qui sait que  $p$  est en position de savoir qu'il sait que  $p$ . Un défenseur du DE pourrait donc soutenir que les cas paradigmatiques de connaissance perceptuelle sont structurellement différents des cas utilisés dans l'argument contre la luminosité. Ainsi, si Julie voit qu'il y a une banane devant elle, elle sait aussi qu'elle le sait ou, au strict minimum, elle sait aussi que sa base rationnelle est factive (en supposant, comme le font McDowell et Pritchard, que le fait de voir que  $p$  n'implique pas le fait de savoir que  $p$ ).

Supposons qu'un astronome n'ayant pas encore connaissance de l'identité de Phosphoros et d'Hespéros voie Hespéros le soir. Après un long somme, notre astronome se réveille et voit Phosphoros le matin. Il aura donc vu Vénus deux fois. Pourtant, sa perception répétée de la même planète ne l'empêchera pas de provoquer sans incohérence une occurrence de la représentation : « J'ai vu deux planètes différentes ». Après tout, il pourrait penser qu'Hespéros est l'étoile la plus lumineuse dans le ciel du soir et que Phosphoros est l'étoile la plus lumineuse dans le ciel du matin. Ainsi, notre astronome pourrait imaginer<sub>p</sub> avec cohérence que l'étoile la plus lumineuse du soir n'est pas la même étoile que l'étoile la plus lumineuse du matin.

Un disjonctiviste externaliste pourrait utiliser un cours de pensée similaire pour résoudre le problème de l'illusion modale. Quand Julie voit qu'il y a une banane devant elle, elle fait l'expérience de la banane en utilisant un mode de présentation singulier qui est rempli par un objet :  $MDP_r(\text{banane})$ . Quand Julie hallucine une banane devant elle, elle provoque une occurrence du même mode de présentation singulier, mais avec un vide, cette fois :  $MDP_r(\_\_\_\_)$ . Par conséquent, si Julie voit une banane devant elle, elle ne peut pas imaginer<sub>de</sub> avec cohérence qu'elle est dans un scénario sceptique rationnellement centré. Il faudrait pour cela qu'elle provoque une occurrence du mode de présentation rempli  $MDP_r(\text{banane})$ . Néanmoins, Julie pourrait encore imaginer<sub>p</sub> avec cohérence qu'elle est dans un scénario sceptique rationnellement centré. Pour ce faire, il lui suffit de provoquer une occurrence du même mode de présentation singulier vide :  $MDP_r(\_\_\_\_)$  (voir Schellenberg 2013).

Il pourrait y avoir d'autres manières de développer le  $DE_x$ . Cependant, il semble que, quelle que soit la version du  $DE_x$  que l'on préfère, elle privera le DE de sa solution *distinctive* au problème du scepticisme radical. En effet, le DE découle partiellement de l'intuition que l'externalisme ne fournit pas de solution pleinement satisfaisante au problème du scepticisme radical. Comme le fait remarquer Pritchard :

L'externalisme épistémique [...] semble éluder entièrement le problème en conditionnant nos positions épistémiques à l'obtention de faits du monde auxquels il n'y a aucun accès réflexif et qui sont de toute façon objets de controverse dans le débat avec les sceptiques (Pritchard 2012, 4 ; voir aussi 120-1).

Pour aller un peu plus loin, explicitons l'argument de Pritchard dans la terminologie de ses travaux précédents sur la chance épistémique. Les descriptions externalistes de la connaissance excluent la « chance épistémique véritique » : le fait que la véracité de la

croissance du sujet soit une affaire de chance (Pritchard 2005, 146). Le DE exclut la chance épistémique véritique par définition. Après tout, c'est une description du savoir perceptuel dans les « cas objectivement bons ». Comme il s'agit de cas qui permettent la formation fiable de croyances perceptuelles, la chance épistémique véritique n'entre pas en jeu quand Julie voit qu'il y a une banane devant elle (Partie 1).

Malheureusement, les descriptions externalistes de la connaissance perceptuelle n'excluent pas une autre forme de chance épistémique :

*Chance épistémique réflexive :*

Étant donné seulement les connaissances qui sont réflexivement accessibles à l'agent, la véracité de sa croyance n'est qu'une affaire de chance (Pritchard, 2005 : 175).

Afin de proposer un traitement du scepticisme radical meilleur que celui de l'externalisme traditionnel, le DE devrait exclure, non seulement la chance épistémique véritique, mais aussi la chance épistémique réflexive. Le DE pourrait tenter d'atteindre ce but ambitieux en insistant sur l'idée que les sujets peuvent avoir accès par la réflexion à la factivité de leur base rationnelle dans les cas épistémiquement bons. Si un sujet peut prendre conscience du fait que sa base rationnelle est factive, il est très proche de savoir par la seule réflexion que la véracité de sa croyance n'est pas une affaire de chance. Après tout, il peut savoir par la seule réflexion que sa base rationnelle pour  $p$  implique que  $p$ <sup>13</sup>.

Étant donné que cette description ambitieuse de l'accès par la réflexion engendre le problème de la cécité modale, nous sommes confrontés à un dilemme. Soit Julie n'a pas d'accès réflexif à sa base rationnelle factive, auquel cas sa connaissance des propositions du quotidien est sujette à la chance épistémique réflexive. Soit elle a un accès réflexif à sa base rationnelle factive, auquel cas sa connaissance des propositions du quotidien n'est pas sujette à la chance épistémique réflexive. Si nous choisissons la première option, nous serons incapables d'apporter des améliorations aux solutions externalistes du problème du scepticisme radical. Si nous choisissons la seconde option, nous serons incapables de résoudre le problème de la cécité modale. Quoi qu'il en soit, le DE ne peut pas avoir le beurre et l'argent du beurre.

---

<sup>13</sup> En toute rigueur, prendre conscience que sa base rationnelle est factive ne suffit pas pour exclure la chance épistémique réflexive. Après tout, les mécanismes de formation des croyances d'un individu pourraient être conçus pour former systématiquement des croyances sur des bases non-factives.

## 5. Conclusions

Si le disjonctivisme épistémologique (DE) est vrai, un sujet qui est dans un cas paradigmatique de connaissance perceptuelle devrait être « modalement aveugle » : il devrait être incapable d'imaginer<sub>p</sub> de manière cohérente un scénario sceptique rationnellement centré, c'est-à-dire un scénario sceptique dans lequel il bénéficie de la même base rationnelle que celle dont il dispose dans le bon cas. Comme le DE n'a pas de réponse satisfaisante à proposer au problème de la cécité modale, il pourrait adopter l'une de ces deux positions extrêmes : soit l'internalisme, soit le disjonctivisme externaliste. Malheureusement, le premier ne peut pas contrer le scepticisme radical basé sur le principe de sous-détermination, tandis que le second ne peut éliminer la chance épistémique réflexive. Quoiqu'il en soit, le DE sera incapable d'intégrer les vertus de l'internalisme et de l'externalisme dans un cadre unifié et n'améliorera pas les solutions externalistes au problème du scepticisme radical.

## Remerciements

J'ai présenté une version préalable de ce texte à l'atelier : *La connaissance et ses raisons : Perspectives épistémologiques contemporaines*, Collège de France, Paris, les 15 et 16 septembre 2015. Je tiens à remercier Jean-Marie Chevalier, Benoit Gaultier et Claudine Tiercelin pour leur aimable invitation. Cet article a bénéficié des commentaires détaillés de Sébastien Réhault – mon commentateur à cette occasion – et des questions de Julien Dutant, Pascal Engel, Davide Fassio, Conor McHugh, Arturs Logins, Jacques Vollet et Émile Thalabard. Je remercie aussi Jean-Marie Chevalier et Benoit Gaultier pour la traduction du texte. Ce travail a été financé par le Fonds National Suisse (Bourse n° 100012-150265/1).

## Bibliographie

- Block, N., 1995, On a Confusion About a Function of Consciousness, *Brain and Behavioral Sciences*, 18 (2) : 227-47
- Brueckner, A., 1994, The Structure of the Skeptical Argument, *Philosophy and Phenomenological Research*, 54 : 827-35
- Burge, T., 2003, Perceptual Entitlement, *Philosophy and Phenomenological Research*, 67 (3) : 503-48
- Chalmers, D. J., 2011, The Nature of Epistemic Space, in. A. Egan et B. Weatherson, eds., *Epistemic Modality*, Oxford, Oxford University Press : 60-107

- Conee, E. et R. Feldman, 2004, *Evidentialism*, Oxford, Oxford University Press
- Currie, G. et I. Ravenscroft, 2002, *Recreative Minds: Imagination in Philosophy and Psychology*, Oxford, Clarendon Press
- Dretske, F., 1970, Epistemic Operators, *Journal of Philosophy*, 67 : 1007-23
- Evnine, S., 2008, Modal Epistemology: Our Knowledge of Necessity and Possibility, *Philosophy Compass*, 3 (4) : 664-84
- Frege, Gottlob, 1892, Über Sinn und Bedeutung, *Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik*, 100 : 25-50.
- French, C., à paraître, The Formulation of Epistemological Disjunctivism, *Philosophy and Phenomenological Research*
- Gendler, T. S., 2000, The Puzzle of Imaginative Resistance, *Journal of Philosophy*, 97 (2) : 55-81
- Lehrer, K. et S. Cohen, 1983, Justification, Truth, and Coherence, *Synthese*, 55 : 191-207
- McDowell, J., 1982, Criteria, Defeasibility and Knowledge, *Proceedings of the British Academy*, 68 : 455-79
- McDowell, J., 1995, Knowledge and the Internal, *Philosophy and Phenomenological Research*, 55 : 877-93
- McDowell, J., 2002, Knowledge and the Internal Revisited, *Philosophy and Phenomenological Research*, 64 : 97-105
- McDowell, J., 2011, *Perception as a Capacity for Knowledge*, Milwaukee (WI), Marquette University Press
- Neta, R., 2008, In Defense of Disjunctivism, in. A. Haddock et F. Macpherson, eds., *Disjunctivism: Perception, Action, Knowledge*, Oxford, Oxford University Press : 311-29
- Neta, R., à paraître, External World Skepticism, in. D. Machuca et B. Reed, eds., *Skepticism: From Antiquity to the Present*, Londres, Bloomsbury
- Neta, R. et D. Pritchard, 2007, McDowell and the New Evil Genius, *Philosophy and Phenomenological Research*, 74 (2) : 381-96
- Nozick, R., 1981, *Philosophical Explanations*, Oxford, Oxford University Press
- Pritchard, D., 2005, *Epistemic Luck*, Oxford / New York, Oxford University Press
- Pritchard, D., 2008, McDowellian Neo-Mooreanism, in. A. Haddock et F. Macpherson, eds., *Disjunctivism: Perception, Action, Knowledge*, Oxford, Oxford University Press : 283-310
- Pritchard, D., 2009, *Knowledge*, Basingstoke (UK), Palgrave Macmillan
- Pritchard, D., 2012, *Epistemological Disjunctivism*, Oxford, Oxford University Press

À paraître dans : J.-M. Chevalier & B. Gaultier, éd., *La connaissance et ses raisons*, Collège de France, Paris

Pritchard, D., 2014, Sceptical Intuitions, *in*. T. Booth et D. Rowbottom, eds., *Intuitions*,  
Oxford, Oxford University Press : 213-31

Pritchard, D., à paraître a, *Epistemic Angst: Radical Scepticism and the Groundlessness of  
Our Believing*, Princeton University Press

Pritchard, D., à paraître b, Responses to My Critics, *Journal of Philosophical Research*

Pritchard, D., à paraître c, Responses to My Critics, *Analysis*

Rödl, S., 2007, *Self-Consciousness*, Cambridge (MA.), Harvard University Press

Schellenberg, S., 2013, Experience and Evidence, *Mind*, 122 (487) : 699-747

Salmon, N., 1986, *Frege's Puzzle*, Cambridge (MA.), MIT Press

Sosa, E., 1999, How to Defeat Opposition to Moore, *Philosophical Perspectives*, 13 : 141-54

Stroud, B., 1984, *The Significance of Philosophical Scepticism*, Clarendon Press, Oxford

Williamson, T., 2000, *Knowledge and Its Limits*, Oxford, Oxford University Press

Yablo, S., 1993, Is Conceivability a Guide to Possibility?, *Philosophy and Phenomenological  
Research*, 53 (1) : 1-42.